

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Céline SACHS, *São Paulo. Politiques publiques et habitat populaire*, Collection Brasília, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris 1990, 267 p.

A travers le cas de São Paulo et ses spécificités, c'est toute la politique du logement populaire dans les grandes villes brésiliennes au cours des vingt-cinq dernières années qui est scrutée dans cet ouvrage par Céline Sachs, sans indulgence mais aussi sans *a priori*.

Il s'agit là d'un travail du plus grand intérêt : connaît-on réellement le poids des imbrications politiques, financières, idéologiques et sociales que représente l'accès au logement dans une des plus grandes villes du Tiers-Monde, celle qui, par ailleurs a sans doute crû le plus rapidement ? Céline Sachs éclaire l'écheveau de ces relations d'une façon claire et remarquablement ordonnée.

Partie du constat que le modèle économique brésilien de croissance a provoqué une extrême inégalité sociale, amenant même dans l'agglomération la plus industrialisée du pays 45 % des travailleurs à la limite du seuil de la pauvreté en 1982, elle décrit les programmes successifs de résorption d'un déficit de logements qui ne cesse de s'accroître.

Tout au long de ce travail, elle analyse les dysfonctionnements qui surgissent d'une tentative d'articulation entre logique financière (celle de l'Etat «privatisé» et très centralisé, de surcroît, au détriment des municipalités et celle de la banque qu'il a mise en place, le BNH) et logique sociale et spatiale, autrement dit politique de redistribution.

Mais il n'y a pas eu linéarité absolue au cours de ces vingt-cinq années. Si les lois successives apparaissent le plus souvent comme anachroniques par rapport à l'occupation des espaces dans la ville «informelle», toute une série de programmes dits réformistes, souvent appuyés sur l'idée d'auto-construction assistée, a été élaborée afin d'apporter des solutions variées à des situations réelles extrêmement

diverses. Le principe des subventions croisées du PROMORAR à la fin des années 70 est, malgré ses limites, une expérience intéressante. Plus tard, à partir de 1982, lorsque le gouvernement PMDB de l'état de São Paulo tente d'en finir avec la politique des mesures au coup par coup, des expériences de gestion participative (Osasco) semblent riches d'enseignements.

Dans chaque chapitre consacré à l'analyse de la mise en place d'un programme, les relations entre les différents acteurs sont approfondies : Etat, instances d'exécution publiques et privées, demandes et méfiance populaires vis-à-vis des premiers. Mais Céline Sachs ne se contente pas de cette seule entrée dans la problématique : elle situe chaque période et chaque programme dans le cadre d'un débat de deux ordres, celui véhiculé par les organisations internationales d'une part, notamment la Banque Mondiale, et celui posé par les intellectuels brésiliens qui s'interrogent sur la réalité de leur pays (voir notamment le débat sur l'enjeu et le sens de l'auto-construction ou *mutirão*).

Par ailleurs, chaque programme, ou même chaque étape de sa réalisation, est accompagné d'une étude de cas très fouillée et très exemplaire qui conduit le lecteur à dépasser le champ du manichéisme pour entrer dans celui de la complexité. Ces études de cas sont renforcées par des essais d'évaluation des coûts financiers et de la solvabilité des familles face à l'alternative à laquelle elles se trouvent confrontées. Elles permettent par ailleurs à l'auteur de proposer à la fin de son ouvrage quelques scénarios de coût du logement social pour le Brésil tout à fait inédits pour qui ne voit dans ce financement à l'échelle d'une ville comme São Paulo, qu'un gouffre insurmontable et sans fonds. Mais si des remèdes semblent plausibles, ils ne sont pas sans conditions. Deux des possibilités principales seraient sûrement une réforme fiscale et un ébranlement effectif des résistances.

Peu d'études jusqu'à aujourd'hui nous apprennent autant sur le problème du logement marchandise, de l'accès au sol urbain et du droit au logement dans une mégapole moderne que le livre de Céline Sachs. Il faut l'avoir lu pour avoir en mains les éléments nécessaires aux nombreux débats sur ce nouveau concept.

Hélène Rivière d'ARC

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Maria Helena Rouanet, *Eternamente em berço esplêndido : A fundação de uma literatura nacional*, préface de Luiz Costa Lima, São Paulo, Edições Siciliano, 1991, 323p..

Cet essai analysant la place de la médiation française dans l'émergence du discours littéraire romantique brésilien était dans l'air. L'auteur a choisi de revisiter la figure quelque peu paradoxale de Ferdinand Denis, polygraphe si loué par la tradition brésilienne et totalement ignoré dans l'histoire de la littérature française.

L'étude de cas est remise dans son contexte dans un cadre idéologique ample rappelant l'impact des grandes découvertes, puis la fonction du voyage dans la pensée des Lumières. S'appuyant entre autres sur la réflexion de Paul Hazard et de François Furet, Maria Helena revient sur l'importance de concepts clefs de l'époque, les notions de civilisation et de Nation. Dans l'exemple français, le sentiment national s'appuie sur une conscience d'identité très marquée par "l'évangile" égalitaire de la Révolution.

Voyager devint au XVIII<sup>e</sup> siècle une activité systématique en particulier dans la redécouverte de l'Amérique. La préoccupation scientifique s'accompagnait d'un certain nombre d'utopies à la vie dure tel que le caractère édénique du climat des tropiques (thèse classique de Sérgio Buarque de Hollanda) ou tel que l'état de nature de ces sociétés préservées des tares de nos vieilles civilisations. Les Européens empêtrés dans leurs contradictions, en même temps séduits et gênés, étaient frappés par ce "monde enfant" tout à fait statique à leurs yeux, ancré dans l'aurore de l'humanité. Il faudra attendre l'affirmation de la nation nord-américaine pour que le progrès de la civilisation tel que les Lumières le concevaient prenne corps dans une nation moderne qui va échapper au récit de voyage pour entrer dans l'histoire.

Ce qui était vrai des Etats-Unis ne se vérifiait pas pour l'Amérique du Sud, définie essentiellement comme "ce qui n'est pas l'Europe". Enfermée dans l'exotique, elle est le lieu par excellence de la projection

de l'imaginaire européen. Le voyageur, celui qui a vu, se définit comme digne de foi parce qu'il propose une description minutieuse, scrupuleuse, même si la dimension pittoresque, celle qui parle à l'âme, doit primer. L'auteur souligne les visées coloniales qui soutendent ces récits dont les préfaces sont souvent symptomatiques à ce sujet.

Au fil des textes français sur le Brésil la répétition des clichés et la continuité des préoccupations deviennent monocordes. Reprenant l'analyse d'Yves Moraud sur le rôle de Chateaubriand qui fit passer l'Amérique du messianisme révolutionnaire et de la science sociale à la littérature qui l'enterre, l'auteur s'étonne que Ferdinand Denis ait voulu en quelque sorte inverser le processus et partir de la littérature pour déboucher sur la connaissance historique. En effet, il s'agira pour lui d'investir la littérature brésilienne d'une tradition et d'une histoire.

Il convenait de rappeler également l'image à la fois dévalorisante et superlative passant par l'exaltation de la Nature, que les Brésiliens du début du XIX<sup>e</sup> siècle ont de leur pays. Cette vision identitaire conflictuelle dominera la construction d'un discours national de plus en plus envahissant.

C'est dans cette mise en perspective, où les rôles sont à la fois bien répartis et ambigus que l'auteur cherche à comprendre les raisons du culte unanimement voué à Ferdinand Denis par la critique brésilienne.

Après l'échec des *Scènes de la nature* (1824) dans lequel Denis proposait des thèmes exotiques aux artistes français et donnait l'exemple en publiant "les Machakalis" et "Palmarés", le voyageur s'adressera prioritairement aux Brésiliens. Et son *Résumé de l'histoire littéraire du Brésil* (1826) aura une fonction pédagogique capitale pour la génération romantique. Des critères simples devaient permettre l'identification de cette littérature naissante, son "américanité" devait se consolider dans la langue et dans les thèmes choisis. Cet énoncé dogmatique lui permettait de juger aussi bien la *Prosopopéia* que la jeune poésie de Gonçalves de Magalhães (avec lequel il entretint des rapports critiques).

L'apport capital du bibliothécaire de Sainte Geneviève viendra non seulement de sa priorité chronologique mais également de l'axe prioritaire qu'il assigne aux intellectuels de là-bas : conquérir une

indépendance artistique qui correspond à l'indépendance politique acquise depuis 1822.

¶ Maria Helena souligne les diverses facettes de l'action du plus grand divulgateur des choses du Brésil en France (on aurait aimé qu'elle rentrât davantage dans les textes et dans le fonctionnement de la rhétorique de l'altérité mais elle s'est délibérément limitée à un registre plus idéologique). Ce livre honnête et rigoureux représente un essai d'archéologie de la culture brésilienne, toute son ambitieuse entreprise débouche néanmoins sur des conclusions pauvres reflétant le cadre intellectuel indigent d'alors. L'auteur réussit à défaire le "mythe" Ferdinand Denis qui n'aurait fait que maquiller son ambition civilisatrice et colonisatrice sous couvert d'échanges artistiques (le dialogue intellectuel devant déboucher un jour ou l'autre dans des relations commerciales trop monopolisées par les Anglais). Après un long parcours, l'auteur revient à la page magistrale d'Antonio Candido sur la place de Ferdinand Denis dans la formation de la littérature brésilienne.

¶ Après les travaux d'érudition de Georges Le Gentil, Pierre Moreau, Léon Bourdon, Afonso Arinos, Jean-Paul Bruyas et Cícero Dias dont le *Catalogue du fonds Ferdinand Denis* est toujours disponible, voici donc une thèse qui s'efforce de problématiser un croisement de cultures en se gardant de céder à la tentation hagiographique.

¶ Puisque nous sommes à nouveau dans l'étude des relations historiques franco-brésiliennes, signalons au passage la parution de quelques ouvrages qui concernent ce domaine. Tout d'abord, deux publications récentes de Frank Lestringant approfondissent ses études sur André Thevet et Jean de Léry. Il s'agit de *Le Huguenot et le Sauvage : L'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des Guerres de Religion (1555-1589)*, (Aux Amateurs de Livres, 1990) étude qui permet de saisir l'ample panorama des enjeux géopolitiques et religieux (inextricablement liés) de l'entreprise de la France Antarctique. On ne pourra plus réfléchir sur l'image du monde à la Renaissance et sur "l'invention du Brésil" sans recourir à *L'atelier du cosmographe* (Albin Michel, 1991) qui renouvelle magistralement les classiques Chinard et Atkinson.

Maurice Pianzola a choisi un genre littéraire où prime la modestie (en évitant la voie romanesque et en ne s'attaquant pas à l'analyse historique de fond) dans un récit émaillé de documents des heurs et malheurs de la France Equinoxiale, *Des Français à la conquête du Brésil (XVII<sup>e</sup> siècle) : Les perroquets jaunes* (L'Harmattan, 1991). Enfin Jean-François de Raymond a publié la correspondance diplomatique (1869-1870) de "l'ennemi cordial" du Brésil (pour reprendre la formule d'Alceu Amoroso Lima), *Arthur de Gobineau et le Brésil*, (Presses Universitaires de Grenoble 1990). Le portrait du Brésil à l'époque de la Guerre du Paraguay qui se dégage de ces rapports n'a malheureusement pas, et pour cause, la verve caustique de la correspondance privée.

Mario CARELLI

### CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Marion AUBREE et François LAPLANTINE, *La Table, le Livre et les Esprits : naissance, évolution et actualité du mouvement social spirite entre France et Brésil*, Paris, Editions Jean-Claude Lattès, 1990, 342 p.

Voici un livre qui va rester pendant longtemps comme un ouvrage de référence sur le spiritisme en France et au Brésil, tant il est riche en renseignements, provocateur en ses analyses et agréable en son écriture. Il se divise en quatre parties bien délimitées. La première s'intitule (c'est déjà tout dire sur son contenu) «Genèse, formation et évolution d'un mouvement social : le spiritisme en France de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la Première Guerre Mondiale» (p. 15-99). On commence par l'histoire même du spiritisme moderne, qui trouve son point de départ (ch. I) dans «les événements de Hydesville» (1847), dans l'Etat de New York, c'est-à-dire, dans la découverte par les jeunes soeurs Fox de ce qu'on a appelé «l'alphabet des esprits», un système de bruits et de mouvements censé permettre la communication entre les vivants (dans la chair) et les esprits désincarnés.

Mais, si Hydesville en est le point de départ, le spiritisme ne commence vraiment à exister, comme un système de doctrines et de pratiques, qu'avec l'oeuvre de Denizard Hippolyte Léon Rivail, dit Allan Kardec, le *Codificateur* du mouvement spirite. Le chapitre III est dédié à «la vie profane d'Allan Kardec», avec sa carrière relativement modeste d'enseignant et de comptable, alors que sa «vie spirite» est traitée dans le chapitre suivant. C'est en 1857 qu'il publie *le Livre des Esprits* : cinq cents pages réparties en cinq parties rigoureusement organisées comprenant mille-dix-neuf paragraphes... communiqués par des Esprits à un groupe de médiums... une oeuvre collective codifiée par ce dernier (Kardec) et corrigée par des Esprits supérieurs (p. 31). Nonobstant cette litanie, il resterait que ce livre, «écrit dans une prose monocorde, témoigne de la placidité de l'instituteur... rien chez son auteur qui rappelle l'imagination touffue d'un Fourier ou les excentricités d'Auguste Comte et des disciples de Saint-Simon» (p. 32).

Suivent quelques chapitres (V-X, p. 39-70) sur l'enseignement des esprits. En explicitant, voire en systématisant les données de ces chapitres, on pourrait résumer, de façon certes incomplète, cet enseignement en quelques points fondamentaux. 1) La réincarnation ; 2) le progrès — social ou individuel — par les réincarnations successives ; 3) «l'échelle spirite», la hiérarchie des esprits selon leur degré de progrès ou d'évolution ; 4) la pluralité des mondes habités ; 5) l'expiation des fautes, commises dans un avatar précédent, dans une réincarnation postérieure ; 6) la «communication généralisée», comprenant non seulement la conception des médiums comme «récepteurs télégraphiques», mais aussi le principe de l'instruction et de l'endoctrinement — certains esprits ayant d'ailleurs plus à apprendre des hommes qu'à leur donner des leçons —, les passes représentant de vrais transferts d'énergie spirituelle, les guérisons (qui, surtout au Brésil, jouent un rôle archi-important), et maintes autres manifestations de cet univers de désincarnés qui entoure les vivants.

La première partie du livre ne se clôt pas sans quelques chapitres dédiés aux aspects sociaux et politiques du spiritisme, dont on parlera tout à l'heure. Notons que, en France, le kardécisme... va se dissoudre progressivement». Mais, «dernière grande utopie du XIXe siècle», il aura «profondément marqué la société française» (p. 99).

La deuxième partie, «de la France au Brésil», commence par l'histoire des pionniers pré-kardécistes et kardécistes du spiritisme brésilien. C'est une histoire inscrite dans l'histoire beaucoup plus vaste de l'influence culturelle de la France sur le Brésil. Le spiritisme, au Brésil, est un apport français.

Mais le spiritisme brésilien a eu ses propres penseurs, ses grands organisateurs, ses guérisseurs à la réputation internationale. Sont alors présentées les ébauches biographiques de certains de ces Brésiliens, parmi eux le Docteur Bezerra de Menezes, le «Médecin des Pauvres», considéré à juste titre par Aubrée et Laplantine comme «la figure majeure du spiritisme brésilien». Bezerra de Menezes n'en était pas moins un orthodoxe du kardécisme, qui «développa l'étude systématique de la doctrine comme activité indispensable des centres affiliés à la Federação Espírita Brasileira» et qui, «en diffusant ce mode de fonctionnement contribuera à donner au spiritisme kardeciste son

caractère de religion des classes moyennes, le distinguant ainsi du 'bas spiritisme'... (qui mélangeait des croyances catholiques et des rites magiques d'origine africaine aux thèses spirites sur la réincarnation et au dialogue avec les morts. Il attestait de la capacité intrinsèque et surdéterminée historiquement des couches populaires brésiliennes à articuler ensemble des éléments culturels d'origines différentes» (p. 124).

Puis on va retrouver dans le livre les vies de Cairbar Schutel, Euripides Barsanulfo et de Francisco Xavier, le «médium prodige, l'éminent psychographe... à qui on peut attribuer la paternité de la poésie et du roman médiumnique à grand tirage» (p. 155). Il a aussi réussi, par son talent de guérisseur et de consolateur, à faire de la ville où il habite, Uberaba, un grand centre national de pèlerinage. Parmi les guérisseurs on retrouve encore le célèbre Zé Arigó, «le chirurgien au couteau rouillé», et — celui-ci toujours vivant — Edson Queiroz, de Recife.

Un certain nombre de pages est dédié aux institutions du spiritisme brésilien, surtout aux diverses «fédérations» de Rio de Janeiro et de São Paulo, parfois alliées, parfois rivales, mais qui se sont en tout cas mises d'accord pour l'élaboration du *Pacto Áureo*, le pacte doré, définissant une certaine règle de doctrine et de pratique à l'exclusion de tout élément d'*Umbanda*, qui est la religion synchrétique pleine de traits africains et indigènes.

La troisième partie (p. 165-269), est une description fort longue, fort détaillée et pleine de détails étranges et curieux, du spiritisme brésilien aujourd'hui. On y apprend beaucoup sur la chirurgie spirite et sur la peinture spirite, laquelle n'est autre chose que la production des peintres désincarnés (surtout des impressionnistes français) agissant au travers de certains médiums. Aubrée et Laplantine dédient aussi un chapitre à «la place et l'image de la France dans le spiritisme brésilien contemporain» (p. 253-262). Remarquons en passant que, si nos auteurs avaient jeté un coup d'oeil sur les statistiques du commerce extérieur et des investissements de la France à l'étranger, ils n'auraient pas peut-être parlé de «l'extrême faiblesse de l'emprise économique et commerciale de la France au Brésil, et cela de nos jours encore» (p. 261). Quoi qu'il en soit, ce qui importe ici, c'est la présence culturelle, artistique et symbolique.

Mais qu'on ne se leurre pas. L'essai sur le spiritisme brésilien d'aujourd'hui ne se borne pas à la description des «singularités» de cette «France Antarctique» que le Brésil a failli devenir. Il présente aussi un état des lieux très systématique : le nombre des spirites, leur organisation et leurs activités au long des trois grands axes du spiritisme brésilien : la médiumnité, la doctrine et la bienfaisance, le tout accompagné d'un certain nombre d'explications sociologiques auxquelles on reviendra.

La quatrième partie, enfin, contient une description des «aléas historiques et de l'actualité du spiritisme en France» (p. 273-331).

Marion Aubrée et François Laplantine ne se limitent pas à présenter une description historique et anthropologique du spiritisme en France et au Brésil, si complète et si détaillée soit elle. Sans que leur livre assume jamais la forme d'une thèse de doctorat, ils possèdent aussi leurs positions théoriques bien marquées. C'est ainsi que dès le sous-titre de leur livre, il essaient de caractériser le spiritisme comme «mouvement social». L'expression, certes, peut-être comprise dans un sens très large. Mais on ne voit guère quelles revendications de caractère social ou politique se trouvent associées au spiritisme, dans le sens où on peut parler d'une théorie de la société du Parti Communiste ou d'une doctrine sociale de l'Eglise. Le «progrès social par la réincarnation» — de grâce ! — n'en est pas une, bien que l'on sache qu'il n'y a pas de système magique ou religieux qui n'ait pas de conséquence sur le plan de l'économie et de la société.

Ajoutons que les auteurs soutiennent dans plusieurs endroits l'existence d'un rapport entre appartenance au spiritisme, au moins en France, et classe ouvrière. Mais où sont les données qui pourraient appuyer de telles affirmations ? Le spiritisme, avec sa théorie de la souffrance, du progrès des individus par les réincarnations, des lendemains qui chantent, certes, mais dans une autre planète, semblerait, en réalité, fort éloigné des mouvements ouvriers de la France ou du Brésil.

On retrouve, dans ce livre très riche en observations détaillées, un matériel abondant pour une comparaison historique et culturelle entre la France et le Brésil. Le thème est abordé toujours en passant par nos auteurs, sans que des chapitres spécifiques lui soient dédiés. D'ailleurs on

n'est pas toujours forcément d'accord avec leurs points de vue. Serait-il exact, par exemple, que «le Brésil... tend à négliger ses circonstances historiques propres et compense ce prétendu 'manque d'histoire' dans l'imaginaire, par une production ésotérique» (p. 332) ? Voilà une affirmation peut-être trop générale. L'imaginaire, avec des productions ésotériques ou équivalentes, est si répandu... On peut aussi trouver trop générale l'invocation répétée du mythe de la France «cartésienne», qui semble jouer un rôle important dans l'imaginaire des Français.

Les auteurs parlent du «spiritisme à la brésilienne : des médiums dans une culture de la médiation» (p. 184). Ils ajoutent que «le spiritisme à la brésilienne se fonde essentiellement sur la croyance en des relations permanentes entre le monde visible et le monde invisible pouvant en presque toutes circonstances être médiatisées par un tiers» (p. 185). Mais est-ce là une croyance du spiritisme brésilien ou du spiritisme tout court, le noyau même, l'intuition fondamentale, la «théorie de la communication généralisée» du très français (ou très suisse...) Allan Kardec ?

Justement à propos de Kardec, on regrettera l'absence d'une critique des sources de sa biographie (chapitres III et IV de la première partie), qui ne se prête que trop facilement à une entreprise de mythification. En fait, on pourrait adresser certaines restrictions aux références souvent capricieuses des auteurs. Ils réussissent le tour de force d'inclure dans leur bibliographie telle thèse de doctorat sur «la prise en charge des mères célibataires et de leurs enfants en Angleterre». Mais ils n'arrivent pas à mentionner le nom ou les travaux de Roberto da Matta, dont les idées sur la maison et la rue et sur les médiations dans la société brésilienne sont clairement présentes aux pages 176 et 185 de leur livre. On se serait aussi attendu à une référence au travail d'Esther Pressel sur l'Umbanda, qui a sans doute influencé nos auteurs (p. 180). Il aurait aussi été approprié de faire quelque référence à l'origine du concept de «Brasiliodicée» (sinon de «Brasilodyssée»), c'est-à-dire à l'effort de justification du Brésil, de sa culture, de ses singularités, qui imprègne, là-bas, les sciences sociales et même certains mouvements religieux, qui ne cessent d'essayer de répondre à la question «comment peut-on être brésilien ?» (p. 242, 245).

Mais malgré cela et malgré certaines inexactitudes qui se sont infiltrées dans son texte (voir, par exemple, la p. 119 sur les «corps d'armée» et «la nouvelle constitution inaugurée à l'automne 88»), malgré toutes ces restrictions, il faut dire, en imitant ce que dit Chico Xavier d'Allan Kardec (p. 254), qu'il est nécessaire d'étudier ce livre, de commenter ce livre et de divulguer ce livre. Cette vraie encyclopédie du spiritisme franco-brésilien vient remplir un vide dans les sciences sociales de la religion. En outre, par son écriture agréable, sans être affectée, et parfois pleine d'humour, il plaît à ceux qui le lisent.

**Roberto MOTTA**  
(Fundação Joaquim Nabuco, Recife)